

Michel Plon

Présentation du livre d'Henri Rey-Flaud, *Le démenti pervers*¹

En guise d'entrée(s)

Puisque l'École de psychanalyse Sigmund Freud m'en donne l'occasion, et je l'en remercie chaleureusement, je saluerai Henri Rey-Flaud, un auteur qui est aussi un ami, sur un mode un peu particulier, propre à tenir compte des circonstances politiques rien moins que graves dans lesquelles notre rencontre de ce soir s'inscrit. Pour cela je voudrais te citer, Henri, citant toi-même Giorgio Agamben qui cite à son tour, dans son livre *Stanze*, cet extrait d'une lettre que Rainer Maria Rilke adressait en 1925 à Witold von Hulewicz et qui illustre pour toi ce processus de la banalisation de l'objet repérable dans la clinique des névroses : « Pour les pères de nos pères, écrit Rilke, une maison, une fontaine, une tour inconnue, leur vêtement même, leur manteau étaient encore des objets infiniment familiers ; presque tout leur était un réceptacle, où ils trouvaient de l'humain et accumulaient encore plus d'humain. À présent, l'Amérique nous bombarde de choses vides et indifférentes, d'apparences de choses, de simulacres de vie... » ! Depuis, en ces jours même, ce soir, l'Amérique en bombarde d'autres, de choses, ni vides, ni indifférentes.

Ce livre, le neuvième ou le dixième d'Henri Rey-Flaud, s'inscrit comme une sorte de suite annoncée de cette enquête dont il publia la première partie en 1994 sous cet intitulé quasi facétieux, *Comment Freud inventa le fétichisme... et réinventa la psychanalyse*. Pour autant, la densité, les retournements et les surprises de la démarche de ce nouveau volume excluent que l'on puisse en présenter un résumé exhaustif. Nous nous sommes donc efforcés, Brigitte et moi, de nous répartir les plaisirs ; et sachant que pour ce qui te concerne, tu ne les dédaignes pas, j'userai d'une image qui a trait à ceux de la table en disant que m'est revenu ce préliminaire que l'on a coutume d'appeler les *entrées*, Brigitte se chargeant du plat de *résistance*.

Je commencerai par évoquer la facture de ton livre, cette facture plurielle qui nous fait te découvrir, à supposer que l'on ne t'ait jamais lu auparavant, tout à la fois théoricien et clinicien — vignettes et évocations de cas judicieusement distribuées en témoignent —, historien ensuite, à la manière d'un

¹ Henri Rey-Flaud, *Le démenti pervers. Le refoulé et l'oublié*, Paris, Aubier, 2002. Exposé fait dans le cadre de la Librairie de l'École de psychanalyse Sigmund Freud le vendredi 28 mars 2003. À quelques modifications près, le caractère oral de cette présentation a été conservé pour la publication.

Georges Canguilhem qui, loin de parler depuis son bureau de philosophe ou d'en rester à l'anecdote événementielle, nous faisait découvrir, dans le vif d'une clinique de la médecine et de la biologie, la trame discontinue qui conduit à une découverte ou qui sous-tend l'élaboration d'un concept ; historien donc mais aussi écrivain, amoureux de la littérature la plus exigeante, tu cites Valéry, Claudel, Borges ou Chateaubriand parmi d'autres encore moins fréquentés ; cinéphile enfin, mais cette liste n'est pas close, cinéphile de la meilleure veine puisque tu convoques à l'improviste, sur le mode du « à bon entendeur salut ! » et cela pourra en déconcerter plus d'un, rien moins que John Ford, Nicholas Ray et Jean-Luc Godard.

Ton travail m'a semblé pouvoir être caractérisé comme étant de l'ordre d'une enquête impliquant un temps de reconstitution du parcours déjà lointain effectué par un pionnier du nom de Freud. Le trajet ainsi accompli, c'est celui que tu avais annoncé vouloir suivre dans les dernières pages de ce livre déjà cité de 1994. Il s'inaugure dans ce que tu appelais alors la clinique de *L'homme aux loups*, clinique devenue *chantier* parce que sans doute, en t'en rapprochant, tu fis le constat que les choses n'y étaient point aussi rangées et ordonnées qu'on le donne trop souvent à croire. Depuis ce *chantier* donc, chantier au milieu duquel Freud commence de cerner ce qui t'apparaît bien comme une révolution dans la révolution, à savoir la découverte de ce processus, de cette formation que constitue le *déni*, déni premier de la castration, de la différence des sexes, depuis ce chantier donc, tu vas nous convier à suivre Freud dans l'exploration de contrées dont il n'avait alors même pas soupçonné l'existence et cela jusqu'aux derniers paliers d'une sorte de logique commandée par l'*épistémê* de son objet, les travaux de 1937 et 1938, en passant par ceux des années 24 et 27, l'article sur le masochisme et celui consacré au fétichisme. En fait, le voyage s'effectue en deux temps. Premier temps, celui d'un ultime inventaire du *chantier* avant de le quitter, ultime inventaire qui permet de souligner deux choses tout à fait fondamentales ; le fait d'abord que la découverte qui y est faite est une découverte muette puisque le déni comme tel pour commencer d'y être cerné n'y est pas véritablement nommé ; le constat ensuite, constat vertigineux, aussi vertigineux que celui dont nous sommes saisis lorsque l'on écoute des astrophysiciens évoquer ces événements survenus il n'y a que quelques milliards d'années-lumières, constat vertigineux de l'existence incontournable d'une sorte d'en deçà de l'inconscient, un temps d'avant le refoulement originaire, sorte d'espace de primordialité, de préhistoire subjective, nébuleuse de l'origine de l'être et du psychisme qui le spécifie. Cette thématique de l'origine, de l'archaïsme du sujet, d'un avant toute forme de constat et de rejet du constat, tu discernes son retour plus tard, dans ce que désigne l'*Au-delà du principe de plaisir*, l'incontournable attraction pour ce temps premier d'avant le temps zéro et tu la retrouveras à la fin du livre par le biais d'une hypothèse assez surprenante et sur laquelle je reviendrai pour t'interroger au terme de cette présentation parfaitement imparfaite.

Ce n'est là, rapidement évoqué, que le premier temps. Le second temps sera celui de ce parcours qui mène, une fois abandonné ce *chantier* qu'est le campement de *L'homme aux loups*, à ce que tu appelles le « testament méconnu de Freud », c'est-à-dire la mise en place, moyennant rien moins que l'élaboration de la figure du fétichisme et du fétichiste, de ce concept de *déni* qu'à la suite de Lacan tu préfères nommer *démenti* pour des raisons dont tu montres bien qu'elles sont loin de n'être que d'ordre philologique : mais sur ce point j'aurai une petite question. Pourquoi donc ne t'y tiens-tu pas et fais-tu alterner selon une raison dont la raison m'a échappé les deux termes de déni et de démenti, au risque parfois d'égarer ton lecteur ? Je reviens à ce second temps du trajet, second temps tout entier consacré donc à l'examen de la constitution de ce processus, le démenti, et à ce qui s'en détermine comme destinée du pervers et de ses efforts pour ne pas sombrer dans les méandres, ou les *brumes*, de la psychose. Nouvelle petite question : tu utilises par ailleurs (p. 234) ce terme de brume (au singulier) pour qualifier des années qui seraient celles du *supplice de la baignoire*, métaphore à laquelle tu recours précisément pour illustrer comment le pervers, sur le mode sadique, fait passer le sujet à la place de l'objet primordial, objet non divisé. Or il y a eu tant d'années et de contrées où ledit supplice a été, si je puis dire, banalisé qu'il m'eût plu de pouvoir repérer celles auxquelles tu fais là allusion.

Bien, sortons de la *brume* et revenons à nos moutons, comme disait Louis Jouvét.

Ce second temps est donc consacré à la mise en place par Freud de ce concept de *Verleugnung* : l'historique que tu en retraces laisse apparaître qu'il se manifeste tant dans le champ de la névrose, il est alors une sorte de rejeton du refoulement, que dans celui de la psychose où il fonctionne à l'instar du rejet. Dirais-tu de la forclusion ?

Je n'ai évidemment pas le projet, le temps y manque mais aussi bien mes capacités, de répertorier une par une les étapes qui scandent ce parcours que tu nous proposes d'effectuer sans l'économie d'aucune sinuosité. Je ne veux à présent en retenir que quelques-unes à même de donner une idée de la minutie de ton travail, aspect proprement canguilhemien, à même aussi d'indiquer comment, à l'aide d'exemples cliniques ou littéraires le plus souvent percutants parce que drôles ou cocasses, tu amènes ton lecteur à fonctionner sur un autre registre que celui de la seule compréhension. Ainsi de cette étape qui se situe entre 1923, année du *Moi et du ça* mais aussi année du texte sur « L'organisation génitale infantile », et 1925, année du texte consacré aux « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » : c'est celle du remplacement de la simple opération mensongère par celle justement du démenti, le passage de *leugnen* à *Verleugnen*. Dans le premier article, la bonne foi de l'enfant qui déclare avoir vu un membre là où il n'y en a pas, n'est pas en cause ; mais ce n'est déjà plus tout à fait le cas dans la seconde étude citée puisque commence de s'y manifester la trace de la mauvaise foi, l'enfant s'y

montre « irrésolu », peu soucieux de voir ou de reconnaître ce qu'il n'est pas sans savoir avoir vu ; temps du reniement, temps dans lequel s'esquisse le profil du renégat, l'ombre de celui, dis-tu, qui ne répond pas à qui frappe à sa porte aux fins de faire croire qu'il n'est pas là.

Je brûle à présent quelques étapes, celle notamment où tu confrontes le démenti névrotique et le démenti pervers, pour évoquer le registre de la reconnaissance, ou du démenti de la différence : tu illustres le refus pervers de la différence au moyen de cet exemple, que j'ai trouvé assez atroce, celui de cette mère qui entend établir sa maîtrise de toute forme originaire de la différence en disant à sa fille qui est requise de mettre une jupe bleu marine pour une cérémonie : « Tu mettras ta jupe grise : grise et bleu marine c'est pareil ». Refus pervers de la différence, établissement forcené d'une similarité dont rend compte la citation que tu fais de cet aphorisme de Mark Twain qui est d'une saveur toute freudienne : « J'avais un frère jumeau. Notre ressemblance était telle que notre mère elle-même nous confondait. Un jour, l'un de nous s'est noyé et l'on n'a jamais su si c'était lui ou moi. »

Toujours pas à pas, tu suis Freud dans sa mise en place de ce registre du fonctionnement pervers, s'agissant aussi bien de son rapport à la réalité que de la différence du statut de l'objet dont tu fais ressortir combien il n'est pas le même dans la névrose et dans la perversion, différence sur laquelle tu jettes l'éclairage d'une variation, presque au sens musical du terme, sur le thème de la collection, la collection obsessionnelle se soutenant du respect de la figure du manque dont la charge phallique s'évanouira dans l'instant pour peu que cet objet vienne à être atteint, la collection perverse n'étant sur l'autre versant qu'un leurre qui échappe à la dualité satisfaction/insatisfaction pour se figer dans l'ordre de la jouissance de l'objet fétiche.

Je vais très vite à présent pour dire que l'on touche à la fin du voyage en 1938, avec l'article sur l'*Ichspaltung* : la lecture que tu en fais, la récusation que tu en déduis de toute distinction entre « clivage du moi » et « clivage du sujet » prêtera certainement à discussion mais tirant argument de ce que Freud y énonce quant à la proximité de la psychose et de la perversion, tu poses la question de savoir ce qu'il en est de cette parade aux allures de dérobade, constitutive de la perversion, qui permet au pervers d'échapper à la folie, soit en usant du fétiche soit en se livrant aux contorsions sadiques, le tout aux fins de rétablir un clivage qu'il n'a cessé de démentir.

Allant plus loin, plus avant, pour effectuer cette jonction avec cet incontournable que tu identifiais au départ, cet en deçà, cette crypte d'avant le rejet de la castration et d'avant l'idée même de castration, c'est le dernier pas que tu nous engages à accomplir en prenant en compte cette clinique de l'autisme dont tu notes que Freud ne la connut pas. C'est alors, et ce fut pour moi la surprise finale, que remettant en scène une anecdote dont Lacan fit usage dans son séminaire sur *L'identification*, l'anecdote de la côte d'antilope marquée d'encoches et datant de l'Aurignacien qui conduisit Lacan à se dire à lui-même

« Voilà pourquoi, Jacques Lacan, ta fille n'est pas muette et pourquoi elle est ta fille, car si nous étions muets, elle ne serait pas ta fille » ! Cette illustration de la question de l'origine du langage te conduit à formuler dans les dernières pages une sorte de réhabilitation du pervers et une hypothèse qui implique un retour à la fameuse loi de Haeckel qui fut en fait initialement énoncée de son propre aveu par Darwin lui-même, la loi dite de la récapitulation. Posant que les nombreux cas de guérison attesteraient que l'autisme échappe à toute forme de forclusion, tu avances qu'il en irait là, dans cette atteinte, des formes cliniques des représentants d'un stade archaïque du devenir subjectif. Et tu ajoutes que, je te cite : « Par ailleurs, sur la base du vieux principe freudien que l'ontogenèse reproduit la phylogenèse, on conclura que le tableau clinique de l'autisme, transposé au champ du devenir de l'espèce, donne à voir un état de la psyché tel qu'il a existé à l'époque primitive de l'humanité » (p. 247). Il faudrait comme ça citer presque toute la fin du bouquin qui est d'autant plus belle qu'elle est bien plus qu'audacieuse, une véritable avancée, avec les risques que cela implique. Mais le temps fait défaut et je me bornerai à te poser deux ultimes questions : s'agissant de l'hypothèse citée à l'instant, irais-tu donc jusqu'à dire que l'autisme échappe à la structure et ne crains-tu pas d'ouvrir là une dérive vers un historicisme plus qu'hasardeux ? Autre question, annexe mais parce que la formule que tu emploies à diverses reprises fait à nouveau retour dans cette belle fin de l'ouvrage, que désignes-tu par l'usage que tu fais de l'expression ou de la catégorie de *borderline*, formule évidemment non freudienne mais pas plus, me semble-t-il, lacanienne ?

Je ne peux pas terminer cette esquisse de présentation sans te dire combien j'ai conscience d'avoir amputé la richesse de ta démarche, sans te dire aussi mon espoir d'avoir cependant fait naître quelque désir parmi notre assistance de se plonger dans cette aventure théorique et historique que tu contes avec tant de talent.